



Julien à plusieurs reprises appela : Gaston ! Gaston !

- Et quelque peu contrebandier, sans doute?
- Pas du tout, capitaine.
- Alors ce n'était pas pour me rendre service que vous me délivriez?
- Je ne vous connaissais pas.
- C'était par intérêt. On vous avait payé?
- Justement.
- Quelque richard de Grenoble?
- Je ne sais son nom que depuis quelques jours, celui qui m'a embauché et payé pour faire le coup m'étant également inconnu et étant disparu la nuit même.
- Ce n'est pas bien difficile à deviner, fit Mandrin avec un sourire : c'est le chevalier de la Tourette.
- Vous n'y êtes pas, capitaine. C'est un personnage avec qui, j'en jurerais, vous ne vous êtes jamais rencontré.
- Il se nomme?
- Julien Mirouël.

## II

- Mirouël? fit Mandrin, j'entends ce nom pour la première fois.
- Il n'est pas du pays, repartit Joseph Peyre. Il n'est ni Dauphinois, ni Français ; il était nouvellement arrivé à Grenoble où l'hiver l'avait empêché de continuer sa route, mais c'est un grand ami au fermier général et c'est chez lui qu'il était descendu. On m'a dit qu'il venait de l'Inde.
- Mais son nom est français.
- Il est peut-être né aux Indes de parents français, voilà ce qu'on peut supposer.
- Eh bien ! cela prouve qu'il y a de braves cœurs partout, et j'ai eu de la chance que ce monsieur se soit arrêté à Grenoble.
- Vous, capitaine, et monsieur également, mais moi c'est autre chose.
- Ah ! comment cela ? Ne vous a-t-il pas bien payé?... Il est riche, sans doute, et généreux?
- Très riche et généreux aussi, c'est possible. Mais nous ne sommes pas quittes, fit Joseph Peyre en baissant les yeux et en don-

nant à ses paroles l'accent de la menace. Je vous expliquerai cela tout à l'heure.

Sur ces mots l'entretien tomba ; Mandrin le releva après un court silence, qu'il employa à examiner attentivement son interlocuteur.

— Mais à propos, lui dit-il, n'allez-vous pas à Roquairol ?

— Oui, capitaine, j'y allais ; mais je n'ai plus besoin, Dieu merci, de continuer mon voyage, puisque c'était pour vous voir et que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer.

— Et pourquoi désiriez-vous me voir ? demanda Mandrin avec une curiosité inquiète.

— Pour vous associer à ma vengeance contre Julien Mirouël et son valet.

— Vous êtes fou, jeune homme.

— Pardon, capitaine, je sais ce que je dis, ce que je veux, et les raisons qui peuvent vous décider à m'écouter.

— Mais ne venez-vous pas de me dire que ce M. Mirouël avait payé ma liberté ? Et vous espérez que je pousserai l'ingratitude jusqu'à vous aider à vous venger de lui !

— Si c'est votre intérêt.

— Vous pensez à me payer peut-être ? fit Mandrin avec hauteur et mépris.

— Non, capitaine, mais je sais que vous avez un intérêt capital à vous mêler de mon affaire.

— Expliquez-vous, de grâce, mon garçon ; tout ce que vous me dites est tellement étrange que je renonce à en deviner le sens.

— Je suis venu pour vous conter mes griefs, capitaine, je vais vous les dire.

Et Joseph Peyre commença un récit qui fut fréquemment interrompu par ses auditeurs, mais que nous prendrons la liberté de traduire.

Joseph, garçon de vingt-cinq ans, bien bâti et de physionomie assez agréable, au fond était très cupide, et pour passion dominante avait l'argent. Sauf cela, — qui nous paraît un défaut, — il était parfait.

Il s'était épris de la fille du géôlier du palais.

Victorine Heurtier était fille à séduire un prince et longtemps jusqu'à l'âge de dix-huit ans environ, n'avait dû sa vertu qu'à l'hu

milité de sa condition. Son père le savait et veillait sur elle comme sur une détenue de qualité.

La marier était son grand souci... Il était pauvre.

Victorine, de bonne heure, devina tout ce que je viens de dire ; qu'elle était belle, pauvre et cachée aux libertins avec une tendresse jalouse. Elle n'en voulait point à son père : pleine de respect pour son expérience et sa bonté, elle ne songeait point à paraître et à se dérober à sa surveillance. Elle souffrait et se résignait, sortait sous cape, ignorante volontaire de la mode, plus que modeste, — effacée et ne prenait aucun plaisir de son âge.

Cela dura jusqu'au jour où, la ville ayant décidé de grandes réparations à la prison du palais de justice, on appela des ouvriers parmi lesquels se trouva Joseph Peyre.

On sait comment l'amour vient par les regards, les plus simples paroles, quand il est préparé au fond du cœur ; et comme une poudrière n'attend qu'une étincelle, Joseph et Victorine s'aimèrent, et comme de deux amoureux il en est toujours un qui aime plus que l'autre, ce fut Victorine qui éprouva la plus ardente passion. La malheureuse ne put attendre la demande en mariage et se donna.

Se donner... C'est le sublime de l'amour et de l'imprudence chez une vierge qui ne garde aucune arrière-pensée, aucun calcul, qui aime réellement.

Ce malheur arriva la veille du jour où les travaux furent terminés, à la suite d'une scène d'adieux.

Mais ils voulurent se revoir et Victorine, pour y parvenir, eut l'audace de dérober les clefs à son père pendant la nuit.

Le père Heurtier suspendait les clefs à un crochet fixé au mur au-dessus de la tête de son lit, et souvent, la nuit, sa fille, pieds nus, venait décrocher le trousseau pour ouvrir à son amant, puis, avant le jour, les remettait à sa place.

Lorsque Mandrin fut écroué au palais, le geôlier ne dormit plus que d'un œil et sa fille dut renoncer à ses rendez-vous.

Le chagrin, l'ennui délièrent la langue de son amant qui fit confidence de son intrigue à un ami... On devine le reste. Secret confié n'est pas secret longtemps. Un jour un inconnu aborda Joseph Peyre, lui dit qu'il le savait à même de pénétrer la nuit dans la prison et lui offrit une grosse somme, dix mille francs, dit-on, pour délivrer Mandrin et son lieutenant.

L'inconnu n'avait pas l'air riche. Peyre le toisa et lui demanda :

— C'est vous qui faites les fonds ?

— Non.

— Qui donc ?

— C'est un plus riche que moi : que cela vous suffise. Vous choisirez, pour conduire Mandrin et son compagnon, un de vos amis, et moi un des miens, et tous quatre nous entrerons dans la prison sans faire aucun bruit. Vous passerez le premier afin de prévenir la jeune fille.

Le marché fut débattu, rejeté d'abord, puis accepté; enfin, tout fut arrêté et, au jour dit, à la prière de son amant, sans se douter de rien, Victorine ouvrit.

Lorsque la trahison lui fut révélée, l'infortunée voulut crier et, stupéfaite, demeura sans voix.

Joseph, armé des clefs, ne perdit pas une minute, ouvrit les cachots, délivra les prisonniers et sortit avec ses complices.

Cependant il était à peine dans la rue, lorsqu'il remarqua que l'homme aux écus (comme il l'appelait, ne sachant pas son nom) ne se trouvait point avec ses camarades.

— Il a eu peur, se dit-il, et nous a lâchés, mais n'importe...

On sait déjà quelle fut la surprise du geôlier, le lendemain, en trouvant les cages ouvertes et les oiseaux dénichés.

Il n'y put rien comprendre et fut jeté à la porte avant d'avoir pu découvrir l'auteur de sa disgrâce.

Il végétait et le voilà dans la misère. Mais sa fille était encore plus désolée que lui : Joseph, de quelque temps, n'avait osé se trouver sur le passage de Victorine et croiser son regard avec le sien.

La beauté de la jeune fille s'était altérée, elle semblait exprimer un inguérissable désespoir. Enfin Joseph bravant toute fausse honte voulut se justifier aux yeux de sa maîtresse. Il le fit en peu de mots :

— Nous sommes pauvres, lui dit-il, je n'ai que le travail de mes bras pour vivre, tu n'as pas de dot ; on m'a offert dix mille livres pour délivrer Mandrin, et j'ai cru devoir accepter. Ton père a perdu sa place, mais nous possédons une petite fortune; nous allons nous marier et être heureux.

— C'est impossible désormais, répondit Victorine avec tristesse.

— Eh quoi ! ne m'aimes-tu plus ?

— Je t'aime ; tu es la première personne que j'aie aimée ; tu seras la seule et la dernière ; mais je ne puis être ta femme.

« Il faut renoncer à nous voir et tâcher de nous oublier.

— Quelle folie ! se récriait Joseph. Tu m'aimes, et tu ne veux pas être ma femme !

— C'est ainsi.

— Et pourquoi ?

— Tu le sauras plus tard. A cette heure je ne puis te le dire.

Joseph se retourna vers le père Heurtier, lui dit que depuis longtemps il aimait sa fille, qu'il en était aimé et que, ayant hérité d'une petite fortune, il s'était enhardi à demander sa main.

Heurtier fit bon accueil au jeune Peyre et répondit de vaincre les caprices de sa fille.

En effet, il la pressa vivement de consentir à la demande de Peyre, mais il ne peut en tirer d'autre réponse que celle qu'elle avait faite à son amant :

— Je ne puis me marier.

Joseph ne se tint pas pour battu. Il obtint une nouvelle entrevue, il supplia Victorine à genoux de retirer son refus ou de lui en donner l'explication.

— Je ne veux pas te tromper, répondit-elle, et je vais te dire toute la vérité. Tu me pardonneras un malheur qui m'atteint la première et le plus cruellement. Sache donc ce qui m'est arrivé la nuit où tu surpris ma bonne foi et t'introduisis avec trois inconnus dans la prison du palais de justice.

« A la vue de tes compagnons, ne sachant ce que vous vouliez, je fus stupéfaite d'effroi. Je m'enfuis vers ma chambre, tandis que toi et deux autres hommes couriez ouvrir les cachots de Mandrin et de Fleuret.

« Mais quelqu'un m'avait suivie, et lorsque j'eus refermé derrière moi la porte de ma chambre, je me trouvai en présence de l'un des trois individus dont tu avait fait tes complices.

« C'était un colosse, un homme d'une force herculéenne.

— Oh ! je me le rappelle ! fit Joseph. C'était lui qui m'avait payé.

— Il se jeta sur moi en m'imposant silence ; je criai, mes cris ne furent pas entendus. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées et

vous aviez déjà enlevé les prisonniers ; j'étais perdue. L'homme me dit :

« — Ta vie est entre mes mains et aussi la vie de ton amant ; car, si l'on me découvre ici, je le dénonce. Je l'ai payé dix mille francs : cinq mille pour délivrer Mandrin et cinq autres mille pour coucher avec toi.

— Oh ! l'infâme ! s'écria Peyre. Et as-tu pu le croire ?

— Je ne crus pas un mot de ce qu'il disait, mais j'avais bien l'idée que l'enlèvement des prisonniers était payé et que tu avais pu toucher de cet argent-là.

« — Tu sais qu'il y va de sa vie, reprit l'homme, et que toi-même seras regardée comme sa complice. Qui a ouvert la porte, livré les clefs ?

« — Mais qui es-tu, m'écriai-je, toi qui parles ainsi ?

« — Ton amant ne me connaît pas, me répondit-il, et toi tu ne me connaîtras jamais non plus.

« Mais est-il vrai, Joseph, que tu ne le connais pas ?...

— Certainement il n'est pas de Grenoble.

— Tandis qu'il me parlait, reprit Victorine, je cherchais du regard un objet qui pût me servir d'arme, ou pour me défendre ou pour me tuer. Je crois qu'il lut mon désespoir dans mes yeux...

« — Ne songe pas à m'échapper, me dit-il, tu es à moi !... Tu es à moi, je t'ai payée...

« Que te dire ?... Il m'étreignit à m'étouffer et je me défendis sans rester la plus forte.

— Oh ! le misérable !... Mais quel est donc ce monstre ?... s'écria Joseph Peyre ! Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas averti plus tôt ! Car depuis je ne l'ai pas revu et il aura quitté la ville... Mais, mon amie, tu n'es pas coupable ; tu ne m'as pas trompé et tu n'as pas cessé de m'aimer. C'est moi qui suis la première cause de ton malheur. Pardonne-moi, cher amour, et sois ma femme.

— Non, fit doucement Victorine ; je ne suis pas coupable, sans doute ; mais je suis souillée et tu ne saurais l'oublier.

« Quant à moi j'espérais d'abord en mourir ; j'ai survécu ; mais je sens sur moi comme un voile de tristesse... Je n'ai pu bannir l'image maudite de cet homme, et je ne veux pas que dans mes bras tu puisses t'en souvenir. Ah ! si du moins j'avais pu tuer ce lâche !... Si j'avais pu, de son sang, laver la souillure !...

— Te venger ? s'écria le jeune homme, mais c'est moi que ce soin regarde. Et si je te vengeais, Victorine, me reverrais-tu ?

— Cet homme peut paraître, dit la jeune fille avec l'accent de l'effroi et le regard fixe de l'hallucinée qui croit voir un fantôme. Son horrible passion s'est-elle rassasiée ? A-t-il pris assez de ma chair et de ma honte?... Ne peut-il revenir et, dans un moment où je serai seule, se dresser de nouveau devant moi ? Oh ! c'est affreux à penser... Ne pouvons-nous le rencontrer quand nous serons ensemble.

— Il faut qu'il meure ! s'écria Joseph.

« Tu as raison. Son existence empoisonne la nôtre. Tu ne peux être ma femme tant que nous ne serons pas vengés. Son sang, tu l'as dit, peut seul laver son crime. Il mourra, il le faut.

Alors, d'un élan passionné, Victorine jeta ses bras au cou de son amant.

— Ah ! dit-elle, je t'aime !... Venge-moi ! Que je sois vengée et je suis à toi pour la vie !...

Ce fut sur ces promesses réciproques de vengeance et d'amour que les deux amants se quittèrent.

Mais où trouver le coupable dont ils ignoraient même le nom ?

D'où venait-il ? Des bandes de montagnards qui à cette époque envahissaient la ville ?

Un instant, Joseph Peyre le supposa. Mais l'indiscret ami dont il avait fait son confident lui dit qu'il se trompait et que, d'après certains indices, l'inconnu sortait de la maison du fermier général.

On avait parlé en ville de l'intérêt bizarre que le chevalier Gaston de la Tourette portait au capitaine de contrebandiers, de différentes démarches qu'il avait faites pour le voir dans sa prison. Joseph en conclut que Gaston avait pu payer le traître.

Joseph avait reçu dix mille livres et chacun de ses complices cinq mille ; un paysan n'était pas assez riche pour dépenser de pareilles sommes à un acte de charité.

Ses soupçons s'arrêtèrent donc sur Gaston comme bailleur de fonds ; mais où le chevalier, débarqué depuis peu en Dauphiné, avait-il pris l'homme en question ?... Était-ce parmi ses domestiques ou bien parmi les individus venus des quatre coins de la contrée et, pour un grand nombre, contrebandiers ou bandits ?...

Dans le but de se renseigner il se lia avec quelques domestiques de M. de la Tourette et de son fils.

# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.